PIERRE
LE
GRAND,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,
ET EN PROSE, MÉLÉE DE CHANTS.

Réprésentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 13 Janvier 1790.

Par M. BOUILLY.

Musique de M. GRÉTRY.



A AVIGNON,

Chez les Freres BONNET, Imprimeurs-Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs.

1793.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE LE GRAND, empereur des Ruſſies.	*M. Philippe.*
LE FORT, Miniſtre & ami de l'Empereur.	*M. Chenard.*
MENSIKOFF, Gouverneur de Moſcou.	*M. Granger.*
CATHERINE, jeune veuve retirée au Village.	*Mde. Dugazon.*
GEORGES-MORIN, Maître Charpentier, chez lequel demeurent Catherine, Pierre le Grand, ſous le ſimple nom de Pierre, & le Fort, ſous le nom d'André.	*M. Narbonne.*
GENEVIEVE, Femme de Georges Morin.	*Mde. Gonthier.*
CAROLINE, Fille de Georges & de Genevieve.	*Mde. Ste. Aubin.*
ALEXIS, jeune Orphelin, fils d'un riche Fermier & amant de Caroline.	*Mlle. Renault la jeune.*
MATHURIN, vieillard, grand oncle & tuteur d'Alexis.	*M. Favart.*
LE TABELLION.	*M. Roſiere.*
COMPAGNONS CHARPENTIERS, au ſervice de Georges-Morin.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	
OFFICIERS de Pierre le Grand.	
GARDES ET SOLDATS.	

La Scene ſe paſſe en Ruſſie, dans un Village ſitué ſur les bords de la Mer.



PIERRE LE GRAND,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la place d'un Village, A gauche, sur le devant de la scene, est la maison de Georges, terminée par une grande porte qui est l'entrée de ses chantiers. A doite & vis à vis, sont des arbres formant un berceau. Au fond de la scene on découvre la mer dont les bords sont couverts de monceaux de bois de charpente, au milieu desquels s'eleve un vaisseau en construction.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, LE FORT, *vêtus en charpentiers*; TROUPE DE CHARPENTIERS.

(*Ils chantent le Chœur suivant, en travaillant au vaisseau.*)

CHŒUR.

TRAVAILLONS & chantons,
Redoublons de courage:
Que l fatigues de l'ouvrage
Se dissipent dans nos chansons.

LE FORT.

Chassons la mélancolie,
Et livrons-nous à la gaîté;
C'est le baume de la santé;
C'est le charme de la vie.

CHŒUR.

Travaillons & chantons, &c.

PIERRE.

Trésors, honneurs, sceptre & couronne,
Vous n'offrez tous qu'un faux bonheur.
Rarement avec vous: on peut livrer son cœur
Aux doux égaremens que la gaîté nous donne.

CHŒUR.

Travaillons, &c.

PIERRE & LE FORT.

Mais tous ces plaisirs salutaires
Du vrai bonheur ne font que la moitié:

Deux choses sont encore nécessaires :
L'amour & sur-tout l'amitié.

(En prononçant ces derniers mots, ils se regardent avec attendrissement, & se serrent la main.)

Travaillons & chantons ;
Redoublons de courage :
Que les fatigues de l'ouvrage
Se dissipent dans nos chansons.

PIERRE.

Toutes nos pieces sont achevées ; allons camarades, il faut rentrer aux chantiers, afin d'en préparer de nouvelles.

(Tous les ouvriers se dispersent & disparoissent.)

SCENE II.

PIERRE, LE FORT.

LE FORT.

QUelle force, quelle adresse vous mettez dans vos travaux! Je ne connais aucun charpentier qui vous égale.... O Pierre! ô mon Czar! puisque nous sommes seuls, permettez-moi de prononcer ce mot si cher & si sacré pour moi. Que j'aime à vous voir sous ces vêtemens, la hâche à la main, guider vous même une troupe d'ouvriers dans des ouvrages difficiles & pénibles! Qui croirait en vous voyant ainsi, que vous êtes souverain de ces lieux; que vous êtes l'empereur des Russies?

PIERRE.

Cesse de me louer le Fort : tout ce que je fais, n'est-il pas ton ouvrage ? O mon ami ! que je bénis l'heureux jour où, pour la premiere fois, tu parus à ma cour! Je n'avais alors que dix-neuf ans ; maître du plus grand empire du monde, élevé à la façon grossiere & barbare de mes ayeux; j'étais sans talens, & je puis dire sans vertus, quand le Ciel te conduisit à Moscou & t'offrit à ma vue. Ton air me plut : je lut sur ton front tout ce qui décorait ton ame ; je te donnai ma confiance ; je te fis mon ministre ; & bientôt tu devins mon ami. Tu connus alors toutes les inclinations de mon cœur, tu le jugeas susceptible de perfection ; tu voulus que celui qui devait gouverner des hommes, commencât par être homme lui-même. Pour réussir dans ce grand projet, tu me fis sortir de l'engourdissement où me tenaient les préjugés du trône, & tu parvins à m'arracher de Moscou. Nous avons parcouru ensemble l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Europe entiere ; mœurs, loix, gouvernemens, arts, sciences, commerce, tu m'as tout fait connaître : tu ne m'as pas quitté un seul instant ; & moi seul peut-être, car tel est l'avantage des princes, moi seul, je recueillerai la gloire de nos tra-

vaux communs : confidere maintenant ta conduite & la mienne, & vois qui de nous deux mérite le plus d'éloges.

DUO DIALOGUÉ.

PIERRE.	LE FORT.
Oui, tes fervices, ta conftance	Si mes fervices, ma conftance,
Feront ma gloire & mon bonheur;	Mon Prince, font votre bonheur,
Sois fûr auffi que la reconnoiffance	Ne fongez point à la reconnaiffance;
Les a tous gravés dans mon cœur.	Ma récompenfe eft dans mon cœur.
Guide prudent, ami fidele.	Oui, je fuis votre ami fidele,
Par tes leçons, par tes foins affidus,	Ne parlons point de mes foins affidus.
Tu m'as fervi de maitre & de modele	A-t'on befoin de maître & de modele,
Pour les talens, pour les vertus.	Paince, quand on a vos vertus ?

(*Ils s'embraffent.*)

LE FORT.

Quel exemple vous donnez aux fouverains ! Ah ! ne cherchez point à m'attribuer la gloire de vos actions. Ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place; mais quel monarque s'eft jamais mis à la vôtre ? L'âge précieux que tant de princes paffent dans les plaifirs & la moleffe, vous l'avez employé, vous, à dompter vos paffions, à étudier les hommes, à cultiver les fciences, à vous former une ame digne de votre rang. Auffi le ciel a béni vos projets, & déjà vous voyez vos peuples fe perfectionner dans les arts que vous vous plaifez à leur enfeigner vous-même.... Mais permettez-moi de vous repréfenter que nous reftons trop long temps dans le même endroit. Voilà plus d'un an que nous fommes dans ce village; &... fi vous m'en croyez, nous en fortirons au plutôt.

PIERRE.

Je fens, mon ami, le motif qui te porte à me donner cet avis. Tu veux, je le vois, que je brife les liens qui me retiennent ici; mais il n'en eft plus temps : apprends donc qu'il eft au-deffus de mes forces de me féparer de Catherine; que je ne puis vivre fans la voir, enfin que je lui ai promis de m'unir à elle.

LE FORT.

Que dites-vous ?.. Songez, mon Prince, que Catherine n'eft que la veuve d'un fimple foldat Livonien.

PIERRE.

Eh ! que m'importe ? Si ma naiffance me met au-deffus d'elle, fes vertus a rendent mon égale.

LE FORT.

Que diront les boyards, les grands de votre cour ?

PIERRE.

Rien, dès qu'ils la verront, dès qu'ils pourront l'apprécier. Elle eſt née obſcure, il eſt vrai; mais ſon éducation dirigée, tu le ſais, par un miniſtre vertueux & profond, l'a miſe au-deſſus de ſon état, de ſa naiſſance... Ne connais-tu pas, comme moi, tous les tréſors de ſon ame? Décence, eſprit, ſenſibilité, nobleſſe, Catherine a tout en partage : ajoute à tout cela ſes graces, ſa beauté, & tu ceſſeras de blâmer ton éleve, & de le chagriner par des reproches.

LE FORT.

Des reproches! je ſuis bien loin de blâmer votre amour; je ne parlais que de vos boyards, que de ces grands qui, ne jugeant des choſes, que par le faux éclat qu'elles répandent, ne s'imaginent pas que le mérite puiſſe ſe trouver dans l'obſcurité. Pour moi, j'ai toujours penſé comme vous; Cathérine s'eſt fait aimer, s'eſt fait reſpecter d'un Monarque; elle eſt digne de ſa main........ Mais elle ne ſait pas encore qui vous êtes?

PIERRE.

Non ſans doute; c'eſt ce qui fait les délices des jours que je paſſe auprès d'elle. Le ſimple nom de Pierre que je porte, celui d'André que tu as ſubſtitué au tien, ajoutent à notre déguiſément. D'ailleurs qui pourrait ſe douter que deux hommes qui paraiſſent obſcurs, deux compagnons charpentiers ſont, l'un un Monarque, & l'autre...... ſon ami? Ah! ſi ma Cathérine ſavait que ſon amant eſt ſon Empereur & ſon maître, qu'il ne poſſede une couronne que pour la partager avec elle..... Que dis-je? ſi elle le ſavait, j'y perdrais peut être; & le reſpect alors pourrait nuire à l'amour. Non, non : continuons, ſous cet habit, à la chérir, à être cheri d'elle; elle me croit ſon égal, m'aime comme ſon égal; cette mépriſe a pour moi trop de charmes, pour que je cherche à me faire connaître.... La voici; ſongeons à reprendre nos rôles.

LE FORT.

La gaîté eſt peinte ſur ſa figure : elle vient ſans doute de faire quelque bonne action; c'eſt aſſez ſon uſage de commencer ainſi la journée.

SCENE III.

PIERRE, LE FORT, CATHERINE.

CATRERINE.

(Elle entre par le côté oppoſé à la maiſon de Georges.)

Toujours enſemble!

PIERRE.

Oui, toujours; je ne puis être content ſans André;

(il montre le Fort.) Comme je ne puis être heureux sans Cathérine.... Ah ça ! permettez moi un petit reproche. Nous voilà bientôt à la moitié du jour, & je ne vous avais pas encore vue.

LE FORT.

Caroline qui est venue vous chercher aux chantiers, nous a dit que vous étiez sortie dès le matin ; où êtes-vous donc allée ?

CATHERINE.

Essuyer les larmes d'un malheureux. Il me fallait une pareille occupation, pour passer ainsi toute la matinée sans vous voir.

PIERRE.

Je vous le pardonne sans peine. Quelque plaisir que j'aye auprès de vous, je suis toujours consolé de votre absence ; certain que vous faites alors le bonheur des autres.

LE FORT.

Femme charmante ! que votre sort est digne d'envie ! Hommes, femmes, enfans, tous dans ce village vous respectent & vous aiment.

CATHERINE.

Ils m'aiment, dites-vous ; c'est qu'ils sont trop sensibles ; c'est que leur reconnaissance surpasse ce que je fais pour eux. Hélas ! que ne puis-je à mes veilles, à mes soins, joindre le pouvoir de donner ; pouvoir si doux que négligent tant de gens qui le possedent !

ARIETTE.

Oui, mes amis, la bienfaisance
Est la source du vrai bonheur ;
C'est le plus doux charme du cœur ;
C'est le plaisir de l'opulence.
Ah ! si du sort j'obtenais les faveurs,
Que j'aurais soin de l'indigence
Grands Dieux ! que j'essuirais de pleurs !
Faire chérir mon existence,
Des malheureux me gagner tous les cœurs,
Ce serait-là ma jouissance.

PIERRE, *avec enthousiasme & égarement.*

Femme adorable ! assemblage parfait des plus beaux sentimens ! O ma Cathérine ! de quels traits vous vous gravez dans mon ame !... Vous ne pouvez, dites-vous, donner aux malheureux ; vous ne pouvez les soulager que par vos soins ; eh bien, je m'associe à vous : saisissez, je vous l'ordonne, jusqu'à la plus petite occasion de faire du bien ; promettez, engagez-vous ; ne craignez rien : je puis suffire à tout.... *(à part.)* O ciel ! je m'oublie.

LE FORT.

Tu parles fort à ton aise, mon ami ; on dirait à t'entendre, que tu es tout cousu d'or.

PIERRE, *avec embarras.*

Tu as raison... Je suis un insensé... Catherine peint la bienfaisance avec tant de charmes, que je m'imaginais pouvoir, par mon travail, soulager comme elle tous les infortunés.

CATHERINE.

L'or n'est pas toujours nécessaire, pour se procurer cette jouissance. Vous qui, ainsi que moi, ne possédez rien, vous pouvais connaître le plaisir de faire du bien. Joignez-vous à moi ; je vous donnerai, non pas des malades à soigner, des vieillards à gouverner ; mais des amans à protéger.

PIERRE.

Des amans à protéger !... Si vous êtes leur protectrice, pourquoi donc vous plaire à affliger le vôtre ? Pourquoi, jusqu'à cet instant, m'avoir refusé votre main ? Je vous l'ai demandée tant de fois... Vous baissez les yeux ; vous n'osez répondre.

CATHERINE.

Eh bien ! je vais vous ouvrir mon cœur. Si j'ai persisté, jusqu'à ce jour, à vous refuser ma main, c'est que je n'étais pas encore sûre de vos sentimens ; c'est que je craignais que vous n'eussiez pour moi que de l'amour ; & l'amour, sans l'estime, s'envole promptement, & ne laisse souvent après lui que les dégoûts & le repentir ; mais à présent que j'ai lu dans votre ame ; à présent que je suis assurée d'être autant estimée que chérie, je serai la premiere à hâter l'instant qui doit nous unir.

PIERRE.

Fixons-le donc cet instant qui assurera mon bonheur.

CATHERINE.

Volontiers ; mais avant j'exige de vous un service.

PIERRE.

Parlez ; que faut-il faire ?

CATHERINE.

Protéger deux êtres charmans pour lesquels je m'intéresse. Vous savez les sentimens qu'Alexis & Caroline ont l'un pour l'autre ; vous savez combien ils se conviennent ; il faut m'aider à les unir ; & le jour de leur union, Pierre, est celui que je fixe pour la nôtre. La bonne Génevieve persuadée qu'Alexis rendra sa fille heureuse, sollicite tous les jours avec moi maître Georges de consentir à leur mariage ; mais il nous refuse constamment. Vous avez tous les deux sa confiance & beaucoup d'empire sur son esprit ; vous seuls pouvez le déterminer à se rendre à nos prieres.

LE FORT.

Comptez sur notre zele.

PIERRE.

Qui peut, mieux que moi, plaider la cause d'un amant? Oh! je suis sûr.... oui, je suis sûr de faire consentir maître Georges à tout avant la fin de la journée.... Sur-tout, Catherine, souvenez-vous bien que je dois être votre époux, le jour même qu'Alexis deviendra celui de Caroline.

CATHERINE.

Je vous en fais la promesse, & croyez qu'il me sera bien doux de la remplir.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, GÉNEVIEVE, CAROLINE.

GÉNEVIEVE, *elle sort de chez elle suivie de Caroline.*

AH! la v'là à la parfin!... Vous avez fait une longue absence, ma chere Catherine. (*A Pierre & à le Fort.*) Bon jour, mes enfants, bon jour.

CAROLINE, *à Catherine.*

J'ons couru vous chercher par-tout, & j'nons pu vous trouver.

CATHERINE.

J'étais chez le bon homme Jean-Louis, occupée à le consoler de la perte de son fils; & sans y songer, j'y ai passé toute la matinée.

PIERRE.

Il n'y a qu'un moment que Catherine est avec nous; encore en avons-nous employé une partie à parler de vous.

LE FORT.

Oui, nous blâmions maître Georges de ce qu'il s'obstine à refuser Alexis pour son gendre.

GENEVIEVE.

N'parlons pas d'ça, j'vous prie! n'parlons pas d'ça. Ça m'donne d'l'himeur; & pis ça fait d'la peine à Caroline.... Pas vrai, m'n enfant?

CAROLINE.

Ça n'fait rien, ma mere, parlons-en toujours: ça m'soulag'ra p-t être.

GÉNEVIEVE.

Va, va, ton pere est ben heureux d'avoir un cœur qui nous dédomage d'sa mauvaise tête. Sans ça.... Mais dam'! quand on a ça bon, (*elle porte la main à son cœur.*) on a beau avoir des défauts, on est toujours aimé.

CAROLINE.

Ah! c'est bien vrai; car j'aime mon pere, quasiment autant qu'vous; quoiqu'pourtant i'm'fasse queuqu'fois ben du chagrin. Hier au soir encore...

GENEVIEVE.

Quoi qu'l'a fait, ma Caroline ?

CAROLINE.

CHANSON.

Premier Couplet.

J'étais au bord de la fontaine,
J'y voulais baigner le Moineau
Que j'pris l'aut jour sous ce berceau ;
Mais v'là qu'il s'envol'dans la plaine :
Alexis court après l'oiseau
A perdre haleine,
I'me l'rapport, dans son chapeau ;
Et pour sa peine,
I'me demande un seul baiser ;
Pouvais j'donc le l'i r'fuser ?

GENEVIEVE.

Non certainement, faut toujours r'compenser ceux qui nous obligent..... Eh ben ! voyons : quoi qu'arriva d'tout ça ?

CAROLINE.

Second Couplet.

Je fum'z-apperçus de mon pere
Qui travaillait à ce vaisseau :
I'te glisse le long de l'eau,
Et pis nous aborde en colere.
V'là qu'is'emport contre Alexis
Avec outrage,
Et d'sortir seul'd'notlogis
I'm'fait défense ;
Et tout cela pour un baiser :
Pouvais-je donc le refuser ?

Ah ! si vous aviez vu comme mon pere était furieux ! I'm'a traitée si durement, si durement... Et Alexis donc, i'l'a apellé libertin, débaucheux d'filles ; l'i a défendu d'mettre les pieds cheux nous : l'i a dit qu'jamais je n's'rais sa femme, qu'jamais....

GENEVIEVE.

V'là les peres ; i'n'veulent pas pardonner à leux enfants les tours qu'eux-mêmes ont joués dans leux jeunesse... Un baiser pris : voyez un peu l'grand mal. Si mon pere s'était fâché contre l'i toutes les fois qu'i'm'en a volé, comme j'étais fille... Console-toi, m'a p'tite, console-toi ; j'racmod'rai tout ça : laisse moi faire.

CATHERINE.

Maître Georges est bon ; mais il est un peu vif.

GENEVIEVE.

Heureusement j'savons nous plier à son caractere. J'y ons ben été forcée, puisque j'nons pu l'plier au mien... J'ons toujours aimé la paix, parc'que j'sçavons qu'c'est c'qui fait l'bonheur du ménage. Georges me gronde queu-

qu'fois ; eh ben ! j'en ris, & ma gaîté l'désarme. Faut qu'la femme obéisse à l'homme ; c'est tout simple ; mais si je n'sommes pas les plus fortes, en revanche j'sommes les plus rusées, & ça nous console. Aussi Georges a-t-il beau être vif, entêté, i'finit toujours par en faire à ma tête. Stapendant v'là près d'un an qu'je l'parsécute d'donner not'fille à Alexis, sans pouvoir en v'nir à mes fins. C'est la premiere fois qu'i'm'résiste aussi long-temps, & ça m'déroute.

LE FORT.

Comment ! il n'y aurait pas quelque moyen d'obtenir son consentement !

PIERRE.

Quelles raisons donne-t-il de son refus ?

GÉNEVIEVE.

Aucunes ; c'est c'qui nous embarasse. Ce sont toujours des : je ne l'veux pas ; j'veux qu'ça soit comme ça..... Et pis qu'eux raisons pourait-il donner contre Alexis ? c'est un enfant que j'ons vu naître ; c'est l'fils unique de défunt not' cousin Jacques qu'j'aimions tant, & qui nous payait si ben de retour ; ça vous est sage & rangé comme pere & mere : c'est l'plus riche fermier du village, l'amant l'plus fidele....

PIERRE.

Doucement, mere Genevieve, doucement ; je connais ici quelqu'un qui l'égale en amour & sur-tout en fidélité. (*Il regarde Cathérine en prononçant ces derniers mots.*)

GÉNEVIEVE.

C'n'est pas le tout qu'd'être riche, sage, amoureux & fidele, j'crois ben qu'il est itout l'plus tendrement aimé.... dis, ma fille ?

CAROLINE.

Oui, ma mere le plus tendrement aimé.

CATHERINE.

Je connais à mon tour quelqu'un qui pourrait lui disputer cet avantage. (*Elle prononce ces mots du ton le plus tendre, en regardant Pierre.*)

PIERRE, *bas à le Fort.*

Charmante !

CAROLINE.

Mon pauvre Alexis ! Je n't'ons pourtant pas vu d'là journée : ah ! faut qu'il ait ben du chagrin.... (*Ici on entend un hautbois résonner dans le lointain.*) Le voici, j'crois.... oui, c'est lui.., s'i'savait qu'mon pere est absent, i'viendrait de c'côté. Mais i'nos'ra, j'en suis sûre... si'pouvait m'voir seul'ment ! *Elle court au fond de la scene. Alexis paraît en jouant sur son hautbois le reste de son air.*)

SCENE V.

LES MEMES, CAROLINE, ALEXIS.

ALEXIS, *sans voir les autres.*

AH! te v'là!

CAROLINE.

Viens, mon ami... (*Alexis regarde de tout côté, d'un air inquiet.*) Mais viens donc, n crains rien.

ALEXIS.

Et ton pere? Si nous voyait, tout s'rait perdu.

GÉNEVIEVE.

Rassure toi, mon garçon; j'te prends sous ma garde.

ALEXIS, *accourant.*

Ah! par ainsi j'n'ons plus peur... La bonne maman!... bon jour, belle Catherine!... (*Il fait des signes d'amitié à Pierre & à le Fort.*)

CAROLINE.

Mais pourquoi v'nir si tard, donc?

ALEXIS.

Dame! c'est que j'craignais d'rencontrer ici maître Georges. (*Aux autres.*) Vous savez sûr'ment qui'ma défendu....

GÉNEVIEVE.

Oui, Caroline, nous a conté tout ça.

ALEXIS.

Que j'suis malheureux?

GÉNEVIEVE.

Console toi, mon ami; mon mari t'aime, & jamais i'n'don'ra Coroline à d'autre qu'à toi.

CAROLINE.

C'esti' ben sûr, ma mere?

ALEXIS.

Pourquoi tarde-t-il à nous unir? I'n'sçait donc pas c'que c'est qu'd'attendre, quand on aime? I'n'se souvient plus de c'que c'est qu'l'amour?

GÉNEVIEVE.

Oh! qu'si fait; i's'en rappelle encore queuq'p'tit' fois, dieu merci!

CATHERINE.

Si maître Georges s'oppose à votre mariage, c'est que vous êtes encore bien jeunes l'un & l'autre.

CAROLINE.

Eh bien! j'en s'rons heureux plus long-temps.

GÉNEVIEVE.

Cath'rine a raison; v'n'êtes que d'z-enfants.

CAROLINE.

Des enfants, ma mere! J'ai seize ans passés.

ALEXIS.

Et moi dix-huit. Et pis c'n'est pas pour me vanter; mais j'peux ben dire que n'gn ya pas d'garçon dans tout l'village, qui vous manie mieux la charrue qu'moi, & qui ait plus d'cœur à l'ouvrage. D'puis deux ans qu'j'ons perdu mon pere, not'famme, j'crois n'a pas langui: n'ons je t-i'pas remporté c't'année l'prix d'la course? Et c't'ours furieux qu'a fait tant d'dégat dans nos campagnes, n'l'ons-je-t-il pas tué tout seul, sans autre arme qu'ma pique?... Si vous appellez ça être enfant, qu'faut-i' donc faire pour être homme?

PIERRE.

Prends patience, mon ami. Tu verras bientôt tes souhaits s'accomplir, je t'en donne ma parole; &.... tu peux t'en fier à moi.

SCENE VI.

LES MEMES, GEORGES, CHARPENTIERS. *Ces derniers entrent par la grande porte des chantiers.*

GEORGES, *au fond de la scene, examinant le vaisseau.*

C'Est bon, mes enfants; c'est bon: ça va comme un charme.

CAROLINE.

V'là mon pere,

ALEXIS.

Je m'sauve.

GÉNEVIEVE, *retenant Alexis.*

Non, non; reste ici. (*Caroline passe promptement auprès de sa mere & cache Alexis derriere elle.*)

GEORGES, *s'avançant; du ton de la plus grande gaieté.*

Eh ben! quoiqu'vous faite donc-là, vous autres!

GÉNEVIEVE.

J't'attendons pour dîner, not'homme, t'as tardé ben long-temps.

GEORGES.

C'est vrai; j'viens d'la forêt choisir des pieces de bois dont j'ons besoin.... Bon jour ma Cathérine.. (*à Pierre & à le Fort.*) Bon jour, mes amis, bon jour!........ (*Il serre la main à Pierre, en le fixant d'un air amical & mistérieux.*

GÉNEVIEVE.

Comme t'es gay c'matin, not'homme! l'y a long-temps qu'je n't'ons vu de si bonne humeur.

GEORGES.

N'semble-t-i' pas, à t'entendre, qu'j'ons l'humeur noire!

ARIETTE.

Morgué ! sans m'vanter, je puis dire,
Que j'suis un bon vivant.
J'aime l'plaisir, & ben souvent
J'suis l'premier à chanter & rire.
Sensible & généreux,
Sincerement j'désire
Que tout ce qui près d'moi respire
Soit content, soit heureux....
Mais si l'on m'trompe, ou si l'on m'contrarie,
Oh ! jarni ! c'est plus fort que moi ;
Aussi-tôt je m'fâche, je crie,
Je tempête, j'entre en furie....
On n'est pas toujours maît' de soi.

J'suis vif, j'en conviens ; queuquefois même un peu entêté.... Dame ! faut ben qu'chacun ait ses défauts.

GÉNEVIEVE.

C'est tout simple. Va, va, aime ben ta Génevieve, & soit vif tant qu'tu voudras, al's'ra toujours heureuse.

GEORGES, *avec attendrissement.*

Oui, toujours heureuse.... Qui mieux qu'toi mérite d'l'être ?

GÉNEVIEVE.

Oh ! queu ravisé qui t'prend c'matin de m'dire des douceurs !

GEORGES.

Et ma p'tite Caroline ?... T'es fâchée contre moi j'vois ben ça ; tu penses encore à c'qui s'est passé hier au soir.

CAROLINE, *avec embarras, & caressant toujours Alexis derriere elle.*

Mon pere...

GEORGES.

Viens, mon enfant, viens ; faisons la paix !... Eh ben ! tu boudes !... (*Il s'avance pour l'embrasser & apperçoit Alexis.*) Ah ! je n'm'étonne plus si.... (*A Alexis.*) J'voudrions ben savoir qui t'a permis d'paraître ici, & d'parler encore à ma fille.

GÉNEVIEVE.

Moi.

GEORGES.

Comment !

GÉNEVIEVE.

Oui, oui. J'en ons l'droit, j'espere.

GEORGES, *avec colere.*

Quoi ! c'est ainsi qu'on m'trompe ! C'est ainsi qu'on m'brave !.... (*A Alexis.*) Va-t-en, ou crains ma colere.

PIERRE.

Doucement, maitres Georges, doucement.

CATHERINE.

Modérez-vous, de grace.

LE FORT.

Alexis n'est point coupable.

GEORGES.

Lui? Ah! j'enrage... Un libertin qui n's'occupe qu'à en conter aux filles; un paresseux qui n'a en tête qu'son amour & ma Caroline qui n'sera jamais pour lui, j'l'en avertis....

CAROLINE.

Mon pere!

GEORGES, *sur le même ton.*

Un fripon, qui hier au soir a volé deux baisers à ma fille.

ALEXIS.

Embrasser sa prétendue, c'est-i'donc un si grand crime?

GEORGES.

Ta prétendue, dis tu? Oh! j'étouffe... Si j't'attrape, j'te... (*il veut courir après Alexis; Pierre & le Fort le retiennent.*) Sa prétendue? Ma fille sa prétendue?... J'suis d'une fureur.... (*Ici on entend au loin des instruments champêtres.*)

GENEVIEVE.

Quoi qu'j'entends-là?

CAROLINE, *elle court au fond de la scene, & regarde du côté d'où le bruit s'est fait entendre.*

Ah! bon dieu! queu monde! tout c'village est assemblé... On vient de c'côté. (*Le bruit des instruments recommence & augmente par gradation.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN, LE VILLAGE.

Mathurin, est au milieu des Villageois. Il marche d'un pas chancellant, & porte à la main une couronne de fleurs.

CHŒUR DES VILLAGEOIS.

CÉLÉBRONS cette journée,
Pour nous si fortunée,
Que Catherine & ses bienfaits
De nos cœurs ne sortent jamais.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Elle fait dans notre vieillesse,
Nous faire passer d'heureux jours.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

A nous enseigne la sagesse.

CHŒUR DE JEUNES GARÇONS.

Elle protege les amours.

CHŒUR DE TOUS LES VILLAGEOIS.

Célébrons cette journée
Pour nous si fortunée,
Que Catherine & ses bienfaits
De nos cœurs ne sortent jamais.

CATHERINE.

Qu'entends-je ! vous parlez de bienfaits ; vous prononcez mon nom... Mes bons amis, que voulez-vous ?

TOUS LES VILLAGEOIS.

Vous couronner.

MATHURIN, *à Catherine.*

Comme l'plus vieux, je suis chargé d'porter la parole, daignez m'entendre. (*Géneviève excite tout le monde au silence, & Mathurin reprend d'une voix faible & tremblante.*) L'y a aujourd'hui trois ans Catherine, qu'vous vintes fixer vot'demeure dans c'canton. Depuis c't'heureux temps, chaque jour est marqué par vos bienfaits ; chaque jour vous donne d'nouveaux droits à not'reconnoissance. hé ben ! pour vous l'exprimer, & transmettre à nos enfants l'souvenir, de vos vertus, j'ons arrêté entre nous, qu'tous les ans, à pareil jour, on célébrerait une fête dans tout l'village ; & qu'tant qu'jaurions l'honneur de vous y posséder, i vous serait offert, ce jour-là par le plus ancien de nous tous, une couronne d'fleurs, comme l'gage de not'amitié & l'prix d'vot'bienfaisance.

GÉNEVIEVE.

Ah ! comme l'cœur me bat... Ma Catherine, mon amie... queu plaisir... queu gloire pour nous d'vous avoir dans not'maison.

CATHERINE, *avec égarement*

Qu'ai je entendu ! ... Quoi ! mes amis... Quoi, bon vieillard, (*à Mathurin.*) vous m'avez décerné cette couronne. (*Mathurin couronne Catherine. Après lui avoir mis la couronne sur la tête, il exprime par son jeu le désir de l'embrasser. Catherine s'en apperçoit, & presse le vieillard dans ses bras.*)

PIERRE, *bas à le Fort.*

O mon ami ! quel spectacle !

LE FORT, *bas à Pierre.*

Et quel moment pour vous !

FINALE.

CHŒUR.

TOUS, excepté Catherine.

Célébrons cette journée
Pour nous si fortunée ;
Que Catherine & ses bienfaits
De nos cœurs ne sortent jamais.

CHŒUR DE VIEILLARDS.

Elle fait dans notre vieillesse
Nous faire passer d'heureux jours.

CHŒUR

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

A nous enſeigne la ſageſſe.

CHŒUR DE JEUNES GARÇONS.

Elle protège les amours.

TOUS, excepté Catherine.

Célébrons cette journée
Pour nous ſi fortunée ;
Que Catherine & ſes bienfaits
De nos cœurs ne ſortent jamais.

MATHURIN.

Comme l'plus vieux de ce village,
J'ons eu l'plaiſir d'vous couronner ;
Catherine, c'bel avantage
A tous nos vieillards va donner
Le déſir d'avoir le plus d'âge.

MATHURIN & TOUS LES VILLAGEOIS.

Oui ; Catherine, c'bel avantage
A tous nos vieillards va donner
Le déſir d'avoir le plus d'âge.

MATHURIN.	LES VILLAGEOIS.
Il eſt ſi doux d'vous couronner !	Qu'il eſt ſi doux d'vous couronner !

CATHERINE, *à part avec l'égarement de la joie.*

Je n'y tiens plus.... Je fonds en larmes....
Quel prix pour ſi peu de bienfaits !...
Ah ! que ce moment a de charmes !
Non, je ne l'oublirai jamais.

LES VILLAGEOIS, MATHURIN, GENEVIEVE & CAROLINE.	CATHERINE, PIERRE & LE FORT, *chacun à part.*
	CATHERINE.
	Coulez ô douces larmes.
	Quel prix pour ſi peu de bienfaits !
J'ſentons couler nos larmes	PIERRE & LE FORT.
Au ſouvenir de ſes bienfaits.	Je ſens couler mes larmes ;
	Heureux qui répand des bienfaits !
Ah ! que ce moment a de charmes !	Ah ! que ce moment a de charmes !
Non, je ne l'oublirai jamais.	Non, je ne l'oublirai jamais.
Célébrons cette journée.	Célébrons cette journée.
Pour nous ſi fortunée !	CATHERINE.
	Pour moi ſi fortunée.
	PIERRE & LE FORT.
	Pour nous ſi fortunée.
	CATHERINE.
	Quel prix pour ſi peu de bienfaits !
	Non, je ne l'oublirai jamais.
	PIERRE & LE FORT.
Que Catherine & ſes bienfaits	Que Catherine & ſes bienfaits
De nos cœurs ne ſortent jamais !	De nos cœurs ne ſortent jamais.

(Les villageois s'en vont avec Mathurin. Pierre, le Fort, Catherine, Génevieve & Caroline rentrent dans la maison de Georges.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur de la maison de Georges. C'est une chambre rustique dans laquelle il y a trois portes, une au fond, & une de chaque côté. Celle qui est à la gauche du spectateur, est l'entrée de la chambre de Catherine; on voit auprès une table entourée de plusieurs bancs. La porte du fond conduit à la chambre de Georges & de Génevieve, celle qui est sur l'autre côté de la scene, est la porte de sortie qui donne sur la place du village représentée au premier acte.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, GEORGES.

(Ils entrent par la porte du fond.)

GEORGES, *avec un joie concentrée.*

Nous v'l'a seuls, à la parfin!

PIERRE.

Pouvez-vous vous plaire à affliger ainsi votre fille & Alexis? se peut-il que vous vous opposiez à faire des heureux!

GEORGES, *souriant & lui serrant les mains.*

Quand j't'aurons conté mes raisons, tu cesseras de m'blâmer, j'ten réponds.

PIERRE.

Je ne pourrai jamais m'empêcher de dire que vous êtes injuste envers Alexis. Que pouvez-vous lui reprocher!

GEORGES.

Rien; non, ma foi, rien. Il est riche & sage autant qu'amoureux; & j'sis ben sûr qu'i'rendrait ma fille heureuse.... Stapendant al' ne s'ra point pour lui.

PIERRE.

Et pourquoi, maître Georges?

GEORGES.

Pourquoi... C'est que j'te l'dis en confidence, j'voulons pour gendre queuqu'un qui prenne mes chantiers, & m'succede dans mon état: en un mot un charpentier..... Ecoute-moi, mon ami, l'y a eu un an l'dix de c'mois qu't'es à mon service. Par le compte qu'jons tiré sur mes livres, j'ai vu qu'j'ons gagné c't année ci ben plus que d'coutume, c'profit est ton ouvrage; oui, Pierre, c'est l'fruit d'ton zele à conduire mes ouvriers, de ton adresse

à diriger mes travaux; Eh ben ! j'te l'offre, pour la recompense d'tes peines; & pour te prouver mon attachement & reconnaître celui qu'tu me p'ortes, j'y joins la main d'ma fille, & j'te fais mon succésseur.

PIERRE.

(*A part.*) Ciel ! qu'entends-je !... (*A Georges.*) Mon bon maître, je ne puis vous exprimer combien je suis sensible à cette généreuse préférence; mais il m'est impossible d'y répondre.

GEORGES.

Comment ! tu rejettes mes offres !

PIERRE.

Gardez votre argent, maître Georges, je n'en ai pas besoin... je vous assure... Quant à la main de votre fille..... je ne saurais l'accepter.

GEORGES.

Je n'puis revenir de ma surprise.... Quoi ! tu r'fuses d'être mon gendre !...... Cruel ! je n'te l'pardon'rai d'ma vie.

PIERRE.

(*A part.*) Que ces débats ont pour moi de charmes !.. (*A Georges.*) Je vous parais bien coupable, mon cher Georges; mais quand une fois on a donné son cœur, & sur-tout qu'on a fait un bon choix, est-il possible de manquer à ses serments ?

GEORGES.

Ah ! j'comprends tu n'veux point ma fille par c'qu'une autre à ta foi.

PIERRE.

Vous sçavez mon secret.

GEORGES.

Eh ! que n'me l'disais-tu plutôt !.... Et peut-on savoir quelle est celle qui.....

PIERRE.

La plus belle, la plus vertueuse femme de ce canton; en un mot.. Catherine.

GEORGES.

Catherine ! Al't'aurait donné sa foi ?

PIERRE.

Oui, maître Georges.

GEORGES.

Ah ! Qu't'es heureux ! i'l'fallait un pareil trésor, pour te rac'moder avec moi; garde l'bien c'trésor inestimable. J'n'en connais point d'plus précieux au monde.

PIERRE.

Vous me pardonnez donc mes refus ?

GEORGES.

Oh ! d'boncœur, loin d't'en vouloir, j't'offre mes soins, tout mon sang s'il l'faut, pour que tu d'vienne l'époux d'celle dont t'as l'bonheur d'être aimé.

PIERRE.

Eh bien! vous tenez mon sort entre vos mains.

GEORGES.

Tant-mieux. Explique-toi.

PIERRE.

Vous saurez donc qu'il y a long-temps que je sollicite en secret Catherine de me donner sa main & de couronner mon amour. Mes demandes toujours avaient été infructueuses : enfin convaincue tout à-fait de la sincérité de mes sentimens, elle a, ce matin, fixé elle-même le jour qui doit nous unir à jamais.

GEORGES.

Ah! ce jour s'ra un des plus beaux d'ma vie... Et quel est-i', mon ami?

PIERRE.

Celui, maître Georges, où Alexis deviendra l'époux de votre fille.

GEORGES, *avec le délire de la joie.*

En c'cas, ce s'ra dès d'main... Oui dès d'main vous s'rez unis tous les quatre .. j'm'en vas annoncer ça à Catherine, à ma femme, à nos jeunes amoureux ; & d'là j'cours cheux l Tabellion, pour qu'i vienne faire aujourd'hui les deux actes d'mariage.... Toi, mon ami, attends moi là ; j'te réjoins dans l'instant. Entends-tu Pierre?.. Attends moi là.

Il sort par la porte du fond. Pierre l'y conduit en exprimant, par son jeu le plaisir & la reconnaissance : ce qui emploie le temps de la ritournelle du morceau suivant.

SCENE II.

PIERRE, *seul.*

ARIETTE.

JE vais m'unir à ce que j'aime ;
Sur la tête de la beauté,
Je vais placer le diadême.
Quel heureux sort ! quelle félicité !
Catherine ! ame de ma vie !
Oui, je t'adorerai
Tant que j'existerai.
O mon épouse ! ô mon amie !
Par tes vertus, par ton génie,
Tu me guideras,
Tu me conduiras
Au but où j'aspire,
Oui tu m'aideras
A civiliser mon Empire,
A rendre heureux tous mes sujets,
A répandre par-tout le bonheur & la paix....

Je vais m'unir à ce que j'aime ;
Sur la tête de la beauté,
Je vais placer le diadême.
Quel heureux sort ! quelle félicité !

SCENE III.

PIERRE, CATHERINE.

(*Elle entre sur la scene par la porte du fond.*)

CATHERINE, *à part, en entrant.*

Le voilà seul ; saisissons cet instant pour l'interroger sur sa naissance, & dissiper, s'il est possible, mes soupçons & mon inquiétude.

PIERRE.

Enfin, belle Catherine, rien ne s'oppose maintenant à l'acomplissement de vos promesses, & je vais être votre époux.

CATHERINE.

Oui, Georges vient de nous annoncer qu'il consentait à tout : nous allons être unis, mais avant de m'engager avec vous, il faut que je sorte d'une incertitude qui seule trouble mon bonheur. Écoutez moi, mon ami ; & sur-tous soyez sincere... Depuis que vous & André demeurez dans cette maison, vous avez pris sans cesse tous les deux le plus grand soin de cacher qui vous êtes. Je ne sais encore quelle est votre famille, quel est le lieu qui vous a vu naître : à quoi dois-je attribuer un pareil mystere ?

PIERRE, *avec embarras.*

Est-ce donc un crime d'être discret ?

CATHERINE.

Non ; mais c'en est un de tromper ce qu'on aime.

PIERRE, *avec plus d'embarras encore.*

Moi, vous tromper !... Pouvez vous le croire ?

CATHERINE.

Eh bien dissipez mes soupçons, vous ne devez avoir aucun secret pour moi, apprenez-moi quelle est votre patrie, quelle est votre famille.

PIERRE.

(*A part.*) Sortons de cet embarras, & cachons toujours qui je suis. (*A Catherine.*) Vous le voulez ? je vais vous satisfaire.... Ma patrie est Moscou ; je suis né, m'a t'on dit, près le palais de nos Czars... Voilà tout ce que je sais.... (*Avec une honte simulée.*) Quant à mes parens.

CATHERINE.

Eh bien !

PIERRE.

Je les ignore.

CATHERINE.

Vous les ignorez ?

PIERRE.

Hélas ! oui, je ne sais pas à qui je dois le jour..... il m'en coûte, Catherine, de vous faire un pareil aveu : peut-être va-t-il me rendre méprisable à vos yeux.

CATHERINE.

Méprisable ? Le malheur rend-il donc moins estimable? Est-ce votre faute à vous, si le hasard, jaloux des avantages que vous a prodigués la nature, vous a refusé ses faveurs ? Devez-vous être pour cela, privé des douceurs de l'hymenée ? M'en rendrez-vous pour cela moins heureuse ?..... Mais ce que vous me dites est-il bien vrai ?

PIERRE.

Quoi vous douteriez ?....

CATHERINE.

Oui, Pierre ; votre ton, votre maniere d'exister, vos sentimens enfin ; tout dément en vous ce que vous m'assurez être.

PIERRE.

Mes sentimens, dites-vous ! Les sentimens sont de tous les rangs, & ce n'est pas la naissance qui les donne ; vous en êtes, Catherine, la preuve la plus convaincante.

CATHERINE.

Cependant les vertus qui vous caractérisent, paraissent gravées trop profondément dans votre ame, pour n'y avoir pas germé dès votre enfance ; & ces vertus ne peuvent être que le fruit d'une éducation, dont sont privés ces infortunés au nombre desquels vous vous placez... Comment ! vous n'avez jamais rien découvert qui pût vous instruire de votre naissance ?

PIERRE.

Non, jamais.

CATHERINE.

Qu'il doit être cruel de ne pas connaître ceux à qui l'on doit le jour..... O mon ami ! que je vous plains !

PIERRE.

Je cesse d'être à plaindre si vous m'aimez toujours, & sur-tout si vous consentez que je sois votre époux.

CATHERINE.

Si j'y consens ?. ... Votre situation vous rend à mes yeux plus intéressant encore ; & si j'ai des reproches à vous faire, c'est de me l'avoir cachée aussi long-temps.

PIERRE.

Pardon, je craignais de perdre votre amitié ; de n'être plus regardé comme un égal.

CATHERINE.

Quand on est comme vous, Pierre, on est toujours l'égal de ce qu'on aime ; l'amour, le véritable amour

ne connaît ni les rangs, ni la naiſſance ; il ſuffit d'avoir une ame, pour mériter ſes faveurs. (*Avec l'ivreſſe du ſentiment.*) Que je vais avoir de plaiſir à adoucir votre ſort ? Vous êtes ſans biens ; je vous donnerait la moitié du peu que je poſſede : vous êtes ſans parens ; je vous en tiendrai lieu. Oui : vous trouverez en moi les ſoins vigilans d'une mere, la douce amitié d'une ſœur, l'amour d'une épouſe fidele dont le bonheur ſerait parfait ſi, par ſes ſoins & ſa tendreſſe, elle pouvait détorner vos regards de la ſollicitude qui entoura votre berceau.

PIERRE, *la fixant avec attendriſſement.*

Que vous poſſédez bien le langage du ſentiment ! ô ma Catherine !.... (*il lui baiſe les mains.*)

DUO.

PIERRE.

Que je bénis ma deſtinée !
Je vais devenir votre époux.

CATHERINE.

Oui ; le plus heureux hymenée,
Pierre, v'a m'unir avec vous.

ENSEMBLE.

Je vais devenir votre } époux :
Vous allez être mon }
Que ce titre me ſera doux !
Que je bénis ma deſtinée !

PIERRE.

Je n'ai qu'un cœur à vous offrir.

CATHERINE.

C'eſt le ſeul bien que je déſire.
Sans ce cœur l'offre d'un Empire
Ne pourrait m'éblouir.

CATHERINE, *à part.*	PIERRE, *à part.*
Amour, amour, c'eſt ton Empire	Pour moi dédaigner un Empire !
Que ſeul je promets de chérir.	Ah ! ſi j'oſais me découvrir !

CATHERINE

Brûler d'une flamme éternelle.
Et poſſéder un cœur
Vertueux & fidele ;
Voilà, voilà le vrai bonheur.

ENSEMBLE.

Je ſerais toujours fidele ;
Oui je brûlerai
D'une flamme éternelle
Et je bénirai
A chaque inſtant de ma vie,
L'heureuſe chaîne qui nous lie.

SCENE IV.

PIERRE, CATHERINE, LE FORT, GÉNEVIEVE, ALEXIS, CAROLINE, MATHURIN, LE VILLAGE.
Caroline & Alexis soutiennent Mathurin.

MATHURIN, *au fond de la Scene.*

OH! vous n'avez pas besoin de m'soutenir : je sens que l'plaisir ranime mes forces.

GÉNEVIEVE, *à Pierre & à le Fort.*

Approchez ces bancs vous autres. (*Pierre, le Fort & Alexis apportent les bancs qui sont à la gauche du théâtre, & les placent en demi cercle sur le devant de la scene.*)

PIERRE.

Allons, bon Mathurin, mettez vous là. (*Mathurin s'assied au milieu des bancs, & Génevieve se met à sa droite.*)

MATHURIN.

Mais où c'qu'est donc Catherine.

CATHERINE.

Me voici, mon bon Mathurin. (*Elle s'assied à la gauche de Mathurin. Les vieillards & les vieilles du village prennent ensuite place; & après eux, Pierre & le Fort d'un côté, & Alexis & Caroline de l'autre; Pierre termine l'aîle qui est à la droite du spectateur, Alexis celle qui est à la gauche; les jeunes garçons & les jeunes filles du village vont se groupper derriere tous ces personnages ainsi placés.*

MATHURIN, *à Catherine.*

O not' bienfaitrice! Queu joie! Queu ravissement, pour moi d'assister encore à vot'mariage & à celui d'mon p'tit Alexis! Ah! qu'on vienne dire à présent que n'gnia plus d'plaisir pour les vieillards! .... V'là près d'quatre-vingt-dix ans que j'sis au monde, & jamais.... non jamais j'nai passé une aussi belle journée.

GÉNEVIEVE.

Ni moi non plus; excepté s'tapendant celle d'mes nôces. Ah! pour c'telle-là, j' m'en rapel'rai!.... tout' ma vie. J'y eus tant d'plaisir!.... Dame! c'était ben naturel. J'épousais Georges qu'j'aimais d'puis mon enfance. (*Aux vieilles.*) Et vous savez ben, vous autres, qu'lors qu'on s'marie à c'qu'on aime, on est dans un contentement, dans une ivresse.... ça n'peut pas s'exprimer; non, non, ça n'peut pas s'exprimer.

PIERRE.

Maître Georges ne vient point.

CATHERINE.

Il devrait être ici.

GÉNEVIEVE.

GÉNEVIEVE.

I'n'tard'ra pas mes enfans; un peu d'patience.

ALEXIS.

Si André voulait en l'attendant, nous chanter c'te chanson qu'il a apprise à tout l'village, & qu'j'aimons tant?

CAROLINE.

Ah! c'est ben dit.

GÉNEVIEVE.

N'est-ce pas c't'elle-là où c'que'ly a un Empereur qui s'fait charpentier?

ALEXIS & CAROLINE.

Oui, oui, oui.

GÉNEVIEVE, *à le Fort.*

Allons, André, faut nous la chanter.

LE FORT.

Bien volontiers.

ROMANCE.

(*Pendant cette Romance, Pierre exprime par son jeu le plaisir poussé jusqu'à l'égarement, & Catherine d'un air inquiet & surpris, suit tous les mouvements de l'Empereur.*

Premier Couplet.

Jadis un célebre Empereur
Remit le soin de son Empire
Entre les mains d'un sage Gouverneur
Pour courir le monde & s'instruire.
Les trésors, les rang, la grandeur
Ne font pas toujours le bonheur.

CHŒUR.

Les trésors, les rangs, la grandeur
Ne font pas toujours le bonheur.

Second Couplet.

Il prit l'habit d'un charpentier
Afin de cacher sa naissance;
Et visita jusqu'au moindre chantier
De l'Angleterre & de la France.
Les trésors, ... &c.

CHŒUR.

Les trésors, ... &c.

Troisieme Couplet.

Courbé sous de pésants fardeaux,
Couvert de sueur, de poussiere,
De la marine il suivit les travaux
Pendant près d'une année entiere.
Les trésors, ... &c.

CHŒUR.

Les trésors, ... &c.

Quatrieme Couplet.

Il prend la hache, & le marteau,
Au lieu de Sceptre & de Couronne;
Et réussit à construire un vaisseau,
Dont la beauté séduit, étonne,
Les trésors, ... &c.

CHŒUR.

Les trésors, ... &c.

Cinquieme & dernier Couplet.

Grands Rois, superbes potentats,
Quittez vos cours, vos Diadêmes:
Ainsi que lui, sortez de vos États,
Voyagez, travaillez vous-mêmes;
Et vous verrez que la grandeur
Ne fait pas toujours le bonheur.

CHŒUR.

Et vous verrez que la grandeur
Ne fait pas toujours le bonheur.

ALEXIS.

La jolie chanson! la jolie chanson!

CATHERINE.

André la chante avec une expression...

PIERRE, *avec la plus grande émotion.*

Oui, il m'a ému à un point... que je ne puis exprimer.

GÉNEVIEVE.

La chanson est jolie, faut en convenir; mais al'le s'rait ben davantage, si tout c'qu'al'dit était vrai, car i'n'faut pas vous imaginer qu'vous m'ferez accroire qu'un empereur a quitté son palais, sa cour, toute c'te magnificence enfin, pour courir les pays & apprendre l'métier de charpentier. Je n'croirai jamais ça; non, non, je n'croirai jamais ça.

LE FORT.

Le fait est certain, mere Génevieve... Tenez demandez à Pierre.

PIERRE, *avec le plus grand embarras.*

Rien n'est plus vrai, je vous assure.

SCENE V.

LES MEMES, GEORGES, LE TABELLION.

GEORGES, *avec l'ivresse de la gaité.*

Bon jour, bon jour, tout le monde.

LE TABELLION.

Bon jour, mes enfants, bon jour.

GEORGES.

Eh! v'là l'bon Mathurin. (*Il s'assied à côté de Géneviève, & fait placer le Tabellion entre lui & Mathurin.*) Allons, mon vieux ami; vous avez signé l'acte d'mariage de feu mon pere, vous avez signé le mien, vous signerez encore c't-ilà d'ma fille, & d'v't petit n'veu. (*Pendant que Georges parle ainsi à Mathurin, deux jeunes garçons, apportent une table qu'ils placent devant le Tabellion.*)

LE TABELLION, *tirant de sa poche une écritoire & les papiers.*

Par lequel des deux actes commencerons-nous?

GEORGES.

Par celui de Pierre & de Catherine.

LE TABELLION, *écrivant.*

Fort bien... Voyons d'abord les noms (*A Pierre.*) comment te nommes tu, mon ami!

PIERRE, *avec embarras.*

Pierre.

LE TABELLION.

Oui, je le sais; mais c'est ton nom de famille que je demande.

PIERRE, *avec plus d'embarras encore.*

Je... n'en ai point d'autre.

CATHERINE.

Pourquoi rougir des caprices du sort, dites tout simplement que vous ne connaissez point vos parents.

LE TABELLION.

Comment! est-ce qu'il ignore sa naissance?

PIERRE.

Oui, Monsieur.

LE FORT, *bas à Pierre.*

Le détour est adroit.

LE TABELLION, *écrivant toujours.*

Ah! c'est différent, c'est différent.

GÉNEVIEVE.

Je ne m'étonne pas si toujours i'nous en a fait mystere.

LE TABELLION.

Qu'est-ce que la future apporte en mariage?

PIERRE.

Rien, Monsieur; le peu qu'elle a, c'est pour les malheureux.

MATHURIN.

Ah! c'est ben vrai, çà, c'est ben vrai.

LE TABELLION, *à Pierre.*

Et toi, mon ami, tu n'as rien non plus; n'est-ce pas?

PIERRE.

Mon dieu! non, Monsieur. Je n'ai que mes bras & mon amour pour Catherine.

LE TABELLION.

Va, va: tu es plus riche que tu ne penses ; maître Georges m'a fait part de ses intentions pour toi. Les voilà insérées dans cet acte ; je vais t'en donner lecture.

PIERRE, *bas à le Fort.*

Que veut-il dire ?

LE TABELLION.

Bon !... (*Il cesse d'écrire.*) Ecoutez moi... (*Il lit.*) M'y voilà... » Est également comparu Georges Morin, » maître charpentier, demeurant en ce village, lequel » voulant reconnaître les bons services que lui a rendus » ledit Pierre, & lui prouver l'amitié qu'il lui porte, » s'est démis, & par ces présentes se démet en sa fa- » veur, de tous les chantiers attéliers, outils, bois & » charpentes qui peuvent lui appartenir ; comme aussi du » vaisseau maintenant en construction sur les plans & » sous a conduite dudit Pierre. »

CATHERINE.

Ciel !

PIERRE.

Qu'entends-je ?

LE FORT, *bas à Pierre.*

Vous voilà maître charpentier.

LE TABELLION, *continuant de lire.*

» Donne en outre... Donne en outre ledit Georges » Morin audit Pierre, la somme de quatre cens ducats ; » laquelle somme ledit Morin reconnaît lui avoir été pro- » duite par les talents dudit Pierre ; & sur-tout par le » zele qu'a mis constamment ce dernier à le servir & » à conduire ses travaux. » (*Il continue d'écrire.*)

PIERRE.

Dieu ! (*Il s'élance de sa place ; Georges en fait autant.*) Maître Georges !... Mon ami !... Je ne saurais parler ; mon cœur est trop plein. (*Il se jette dans les bras de Georges, & ils s'embrassent au milieu de l'assemblée.*)

DIALOGUE EN CHANT.

PIERRE.

O ciel ! que viens je d'entendre !
Mon ami !... mon bienfaiteur !

GEORGES.

J'nai pu te faire mon gendre ;
Sois du moins mon successeur.

TOUS, excepté Georges.

Quel trait de bienfaisance !

CATHERINE.

Je reconnois bien là son cœur.

LE VILLAGE.

Quel trait de bienfaisance !
Je r'connoissons ben là son cœur.

GEORGES, *à Pierre.*

Pour moi qu'elle jouiſſance !
Je t'fais ſorti' d'l'indigence
Et j'aſſure ton bonheur.

PIERRE, *à part.*

Pour moi qu'elle jouiſſance !
Sous l'habit de l'indigence
Je trouve le vrai bonheur.

PIERRE, LE FORT.

Chacun à part.

moi
Pour quelle jouiſſance !
lui
Sous l'abit de l'indigence
Je
trouve le vrai bonheur.
Il

CATHERINE,

A part.

Pour moi quelle jouiſſance !
Pierre ſort de l'indigence,
Et trouve le vrai bonheur.

GEORGES,

A part.

Pour moi quelle jouiſſance !
Je l'fais ſorti' d'l'indigence,
Et j'aſſure ſon bonheur.

GÉNEVIEVE ET TOUS LES AUTRES.

Pour nous tous queu jouiſſance !
Pierre ſort de l'indigence,
Et trouve le vrai bonheur.

PIERRE, *à Georges.*

Comptez ſur ma reconnoiſſance
Juſques à mon derni r ſoupir !

GEORGES.

N'me parle point d'reconnoiſſance ;
Promets-moi de me chérir :
Je n'v'ux qu'ça pour ma récompenſe.

GEORGES.

Oui ; pour tout récompenſe,
Promets-moi de me chérir.

GÉNEVIEVE, CAROLINE.

Oui ; pour tout récompenſe,
Promettez de le chérir.

PIERRE, *à part avec la plus grande émotion.*

Dieux ! comme il vient de m'attendrir !
Ah ! s'il connaiſſait ma naiſſance. . . .
Concentrons ma réconnaiſſance,
De crainte de me découvrir.

A Georges.

Mon cher Georges, mon maître !...
Oui, j'accepte vos dons.... Un jour viendra peut-être
Où je pourrai vous offrir
Les preuves de mon ſouvenir. . . .
Comptez toujours, comptez d'avance
Sur mon amitié, ſur mon cœur.

PIERRE, LE FORT,

Chacun à part.

moi
Pour qu'elle jouiſſance !
lui
Sous l'habit de l'indigence,
Je
trouve le vrai bonheur.
Il

CATHERINE,

A part.

Pour moi qu'elle jouiſſance !
Pierre ſort de l'indigence,
Et trouve le vrai bonheur.

GEORGES.
A part.
Pour moi quelle jouissance !
Je l'fais forti' d'l'indigence,
Et j'assure son bonheur.

GÉNEVIEVE,
ET TOUS LES AUTRES.
Pour nous tous queu jouissance !
Pierre fort de l'indigence,
Et trouve le vrai bonheur.

LE TABELLION, *cessant d'écrire.*

L'acte est fini; il n'y a plus qu'à le signer. (*Il présente la plume à Catherine, qui signe. Pierre, Georges, Génevieve, le Fort & Mathurin, signent ensuite.*

PIERRE, *pendant que Mathurin signe.*

La main vous tremble, bon Mathurin.

MATHURIN.

C'est vrai. Que veux-tu, mon ami? C'est l'effet d'l'âge & du plaisir. (*Alexis & Caroline signent aussi, & après eux les habitants du village.*)

ALEXIS.

Est-ce qu'on n'va pas faire itout nôt'acte d'mariage ?

LE TABELLION, *arrangeant des papiers.*

Un moment, enfant, un moment.

SCENE VI.

LES MÊMES, MENSIKOFF, *suivi de plusieurs soldats.*

Mensikoff fixe avec joie & admiration Pierre & le Fort qu'il feint de ne pas connoître.

PIERRE, *bas à le Fort.*

Que vois-je ! Mensikoff !

GÉNEVIEVE, *à Georges.*

Quoi qu'nous demande c'grand Seigneur-là ?

Tous les personnages assis se levent & se retirent en arriere. Les jeunes garçons emportent la table & les bancs.

MENSIKOFF.

N'est-ce pas ici la demeure de Georges Morin, maître Charpentier.

GÉNEVIEVE.

Oui, Monsieur... (*Se reprenant.*) Oui, Monseigneur; c'est mon mari... Le v'là, Monseigneur, le v'là.

GEORGES.

Qu'y a-t-il pour vot' service ?

MENSIKOFF.

Parmi les ouvriers qui travaillent dans vos chantiers; il doit y en avoir deux, dont l'un se nomme Pierre & l'autre André.

GEORGES.

C'est vrai, Monseigneur; les voici. (*Il montre Pierre & le Fort.*)

CATHERINE, *bas à Pierre.*

Que vous veut-il ?

MENSIKOFF, *à Georges.*

Je désirerais leur parler en particulier : vous ferait-il possible de me laisser ici seul avec eux ?

GEORGES.

Volontiers, Monseigneur.... (*Au Tabellion.*) Passons dans c'te chambre ; (*Il désigne la porte de la chambre de Catherine.*) j'y f'rons pendant c'temps-là, l'acte d'mariage de Caroline & d'Alexis.

(*Il emmene tout le monde. Catherine sort la derniere d'une démarche lente & d'un air inquiet, en regardant à plusieurs reprises, les personnages qui restent sur la scene.*)

SCENE VII.

PIERRE, LE FORT, MENSIKOFF, SOLDATS.

MENSIKOFF.

ENfin je vous revois !... O Pierre ! O mon Czar !.. & vous le Fort, digne ami du plus grand monarque, sous quels habits je vous retrouve tous les deux !

PIERRE.

Parlez plus bas, mon cher Mensikoff, de crainte de nous faire connaître.

LE FORT.

Qui peut vous amener ici ? Tout est-il traquille à Moscou ? Les troubles sont-ils appaisés ?

MENSIKOFF.

S'il en était ainsi, aurais je abandonné un seul instant le gouvernement de l'empire ?... Non, non ; la discorde s'est emparée de tous les esprits ; & j'ai couru moi-même les plus grands dangers.

PIERRE.

Dieux ! que me dites-vous?

MENSIKOFF.

Fidele à exécuter les ordres de votre majesté, pendant tout le temps que vous avez parcouru les différentes parties de l'Europe, j'ai communiqué aux grands de votre cour, & vos projets, & les moyens auxquels vous vous abaissiez vous-même, pour faire fleurir un jour les arts dans votre empire. Surpris, charmés, tous en silence bénissaint votre nom, & attendaient patiemment votre retour ; mais depuis que, revenu dans vos états, vous m'avez ordonné de taire l'endroit que vous habitiez ; les Boyards, jaloux du rang & du pouvoir dont votre majesté m'a revêtu, ont tous résolu de me perdre. Ils ont attaqué mon honneur : ils ont semé des soupçons sur ma conduite. Alors, on m'a accusé d'être seul la cause de

votre abſence, d'avoir attenté à vos jours, de chercher à envahir votre trône. . . Vous le dirai-je, enfin ? regardé comme un traître, comme un uſurpateur, j'ai été arraché de votre palais, conduit à la Tour, & chargé de fers.

PIERRE.

Ciel !

LE FORT.

Il vous était facile de prouver votre innocence, en montrant les ordres que l'empereur vous adreſſe journellement.

PIERRE.

Sans doute.

MENSIKOFF.

Ç'eût été, mon prince, trahir le ſecret dont vous m'aviez fait dépoſitaire ; ç'eût été déſigner ce village où vous m'ordonniez ſans ceſſe de vous laiſſer ignoré. Je me ſuis déterminé à ſupporter l'eſclavage, l'ignominie, la mort, plutôt que de vous déſobéir & vous déplaire.

PIERRE.

A ce trait je reconnais bien Menſikoff. Achevez : apprenez-moi les ſuites de ces troubles affreux.

MENSIKOFF.

Le ſénat s'eſt aſſemblé, m'a fait paraître devant lui ; & ſans reſpect pour mon rang, ſans égard pour mes ſervices ; il m'a condamné à perdre la tête, ſi votre majeſté n'eſt rendue promptement à ſon peuple. . . J'ai demandé alors à être conduit en ces lieux, où j'arrive eſcorté de vos officiers & de trois cents hommes que j'ai fait arrêter à quelques pas d'ici ; & ſeul, ſous la garde de ces ſoldats, (*Il montre les ſoldats qui l'accompagnent.*) j'accours dépoſer mes malheurs à vos pieds. (*Il ſe jette aux pieds de l'empereur.*) & ſur-tout prier votre majeſté de rétablir l'honneur d'un ſerviteur fidele.

PIERRE.

Relevez-vous, Menſikoff, relevez-vous, vous dis-je. C'eſt dans mes bras, & non pas à mes pieds, que doivent ſe jeter des ſerviteurs. . . . des amis tels que vous. (*Il le releve & l'embraſſe.*)

MENSIKOFF.

Ah ! cette faveur me fait oublier tous mes maux.

LE FORT.

Il n'y a pas un inſtant à perdre ; venez mon prince, venez vous montrer à votre cour.

PIERRE.

Oui, volons : & d'un regard diſſipons ces orages. . . . Mes amis, les momens ſont chers ; (*A Menſikoff.*) allons d'abord me montrer à votre eſcorte ; je veux lui annoncer moi-même votre héroïſme, votre innocence : nous reviendrons enſuite ici payer toutes les dettes de mon

mon cœur. . . . (*ici Catherine paraît au fond de la scene, elle s'avance doucement, sans être apperçue des personnages qui l'occupent, mais d'assez près pour entendre les mots suivants.*) O toi pour qui je brûle du feu le plus sacré! Toi que je voulais épouser sous cet humble vêtement. . . Cette union, sans éclat, m'eût rendu plus heureux; mais il n'y faut plus songer. . . Nous sommes seuls, profitons de cet instant pour sortir de cette maison, sans y causer le moindre trouble : venez, guidez mes pas.

MENSIKOFF, *à part.*

Quel bonheur! Je vais enfin l'arracher de cette obscure retraite. (*Pierre, le Fort, Mensikoff & les soldats sortent par la porte qui est à la droite du theâtre.*)

SCENE VIII.

CATHERINE, *seule.*

RÉCITATIF.

QU'ENTENDS-je! . . . Pierre! . . . . (*Elle s'élance à la porte par laquelle l'Empereur vient de sortir.*)

Pierre! . . . . il échappe à ma vue. . . .
A cette trahison me serai-je attendue. . . .
Quoi! sur le point de nous unir,
Il m'abandonne... ô Ciel! que devenir?
(*Elle tombe sur des bancs, & de là sur une table qui est auprès.*)

SCENE IX.

CATHERIE, *évanouie*, GEORGES.

FINALE.

GEORGES.

QUE vois-je?
(*Il accourt à Cathérine, & la prend dans ses bras.*)
Elle est évanouie. . . . .
(*Se retournant vers la porte de la chambre de Catherine.*)
Gén'vieve! ma fille! Alexis!

SCENE X.

CATHERINE *toujours évanouie*, GEORGES, GÉNÉVIEVE, CAROLINE, MATHURIN, LE VILLAGE.

GEORGES.

VENEZ m'aider! ô mes amis!
A la rappeler à la vie.

GÉNEVIEVE, CAROLINE, ALEXIS, *sou-levant Cathérine.*

Cathérine ! . . . . notre amie ! . . . .

MATHURIN, LE VILLAGE.

Qui peut ainsi troubler son cœur ?

CATHERINE, *d'une voix étouffée.*

Il est parti . . . . qu'el coup terrible ! . . . .

TOUS, *excepté Catherine.*

Vivez pour not' bonheur ;
Et dissipez notre frayeur.

CATHERINE.

Il est parti ! Grands Dieux ! est-il possible ?

(Elle revient à elle par gradation en regardant tous ceux qui l'entourent.)

Quoi ! c'est vous mes amis.

GEORGES, GÉNEVIEVE, MATHURIN, ALEXIS, CAROLINE.

Quelle douleur affreuse
Egare vos esprits ?
Qui peut vous arracher ces cris ?

CATHERINE, *avec l'abattement de la douleur.*

Ah ! plaignez une malheureuse :
Pierre. . . vient pour jamais. . . de s'enfuir de ces lieux.

TOUS, *excepté Catherine.*

Que dites-vous ? ô Dieux !
Quoi ! la veille d'son mariage !
Ah ! queu trahison ! quel outrage !

CATHERINE.

Que j'expire au moins dans vos bras !

(Elle se jette dans les bras de Georges & de Génevieve.)

GEORGES, GÉNEVIEVE, ALEXIS, CAROLINE.

Ranimez votre courage :
Oubliez un pareil outrage :

TOUS, *excepté Catherine.*

Vivez, vivez pour not' bonheur ;
Et dissipez notre frayeur.

CATHERINE, *avec l'égarement de la douleur.*	GEORGES, GÉNEVIEVE, MATHURIN, ALEXIS, CAROLINE.
Au moment de son mariage !...	Ah ! ranimez votre courage :
A ce malheur, à cet outrage :	Oubliez un pareil outrage. . . .
Non, non, je ne survivrai pas...	El'ne nous entend plus hélas...
Que j'expire au moins dans vos bras !	Elle va mourir dans nos bras !

LE VILLAGE.

Quoi ! la veille d'son mariage !
Ah ! queu trahison ! quel outrage !
A c'coup el'ne survivra pas ;
Elle va mourir dans leur bras.

(Catherine retombe évanouie dans les bras de ceux qui l'entourent.)

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le théâtre représente un lieu solitaire & voisin du village dont on apperçoit quelques maisons à la droite du théâtre. A la gauche est un bans de gazon : au fond est une haute colline qui se termine en pente sur la scene.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, GEORGES, GÉNEVIEVE, CAROLINE.
Ces derniers entrent par la porte du théâtre.

CATHERINE.

LAissez-moi, mes bons amis ; laissez-moi quand je suis près de vous, les larmes que vous mêlez aux miennes, augmentent encore ma douleur. . . Laissez-moi.

GÉNEVIEVE.

Nous, vous abandonner dans ces tristes moments. . . . Non, non ; je n'vous quittons pas.

CAROLINE.

Souffrez que j'restions avec vous.

GEORGES.

N'vous dérobez pas aux caresses, aux secours de toute une famille qui vous aime & qui voudrait vous consoler.

CATHERINE, *elle se leve.*

Me consoler*!* Ah ! ne l'espérez pas... Que je suis malheureuse !.... Qui m'eût dit que les pleurs que m'arrachaient ce matin les sentimens les plus doux feraient si-tôt place à ceux du plus affreux désespoir !

GEORGES.

Rev'nez à vous, Cathérine ; rev'nez à vous. Oubliez un trompeur, un infidele indigne d'mes bontés & du nom d'votre époux.

CATHERINE.

Qu'il est cruel, Hélas! d'être trahie parce qu'on aime! (*Avec égarement.*) Quel outrage, grands Dieux & quelle perfidie*!*... Se montrer aimable & vertueux, me donner sa foi, arracher la mienne ; & à l'instant de prononcer le serment de notre union, s'enfuir & m'abandonner!. . Va cruel, va porter ailleurs tes fausses vertus; pour moi, je vais m'occuper à t'effacer de mon souvenir, à t'oublier pour toujours.... Que dis-je, t'oublier!... Le pourrai-je.... Tout dans ces lieux t'offrira à ma pen-

fée; tout me rappellera & ton nom & ton crime....
Eh bien! je m'en irai; oui, je m'enfuirai pour jamais loin de ces bords.

GEORGES.

Qu'entends-je?

CAROLINE.

O ciel! que dites vous?

GÉNEVIEVE.

Quoi! vous nous quitteriez?

QUATUOR.

GEORGES, GÉNEVIEVE, CAROLINE,

Au nom de la douce amitié
Qui d'puis si long-temps nous lie,
De nos pleurs ayez pitié.
Restez près d'nous; { Georges vous en supplie.
Gén'vieve vous en prie.
Carolin' vous en prie. }

CATHERINE.

Quoi vous pleurez hélas!
Séchez vos pleurs; n'augmentez pas
Les maux de votre amie.

GEORGES.

Où porteriez vous vos pas,
Pour être plus chérie.
Que vous n'l'êtes dans ces climats!

CATHERINE.	GEORGES, GÉNEVIEVE, CAROLINE.
Qui? moi, sortir de ces climats!	Dans queu pays, dans queux climats
Séchez vos pleurs; n'augmentez pas	Voudriez-vous porter vos pas
Les maux de votre amie:	Pour être plus chérie?.
Non; je ne vous quitterai pas.	Non, vous ne nous quitterez pas

CATHERINE.

Me séparer de vous!... hélas!
Je n'en aurais pas le courage.
Oui; je reste dans ce village;
Mais je ne pourrai faire un pas,
Sans du perfide Pierre y rencontrer l'image.

GEORGES.

C'est un ingrat, un imposteur;
Faut l'effacer de votre cœur.

CATHERINE.	GEORGES, GÉNEVIEVE, CAROLINE.
L'ingrat! le traître! l'imposteur!	C'est un ingrat, un imposteur;
Il détruit tout mon bonheur.	Faut l'effacer de votre cœur.

GÉNEVIEVE.

Moi qui l'i tenais lieu de mere!

CAROLINE.

Moi qui le r'gardais comme un frere!
Oh! comme à présent je le hais!

GEORGES.

Il paraissait si noble & si sincere:
Le cruel a trahi les sermens qu'il m'a faits.

GEORGES, GÉNEVIEVE, CAROLINE.
Queu fausseté! quelle ame noire!
Ah! c'est un ingrat, un trompeur.
CATHERINE.
A le voir qui pourrait le croire?

CATHERINE.
Oui, c'est un ingrat, un trompeur.
Dieux! faites que cet imposteur.
Pour jamais sorte de mon cœur.
Et s'efface de ma mémoire!

GEORGES, GÉNEVIEVE, CAROLINE.
Oui, c'est un ingrat, un trompeur.
Dieux! faites que cet imposteur.
Pour jamais sorte de son cœur.
Et s'efface de sa mémoire!

SCENE II.

LES MEMES, ALEXIS, *il descend la colline avec précipitation.*

ALEXIS, *tout essoufflé, & d'une voix entrecoupée,*

J'Lai vu! j'lai vu...

GÉNEVIEVE.
Qu'v'eux-tu dire?

ALEXIS.
J'l'ai vu, vous dis-je; il est encore ici...

GEORGES, *avec impatience,*
Qui?

ALEXIS.
Pierre....

CATHERINE.
Qu'entends-je?

GEORGES,
S'rait-i' possible?

ALEXIS.
Oui, Pierre & André... J'les ons vu tous les deux.., là-haut, à l'entrée d'la forêt... I-z-étions avec ce grand seigneur de tantôt... entourés d'pus trois cents... Oh oui ben trois cents soldats qui s'prosternaient à leux g'noux, en poussant des cris de d'joie... Et pis Pierre & André s'embrassaient au milieu d'tout ça... Et pis i-z-ons quitté leux habits, pour en prendre d'autres tous couverts d'or & d'gniamants... Et pis les soldats se sont mis sous l'zarmes... Et pis les drapeaux, les tambours, les trompettes... Ah! mon dieu, mon dieu que c'était beau!

CATHERINE.
Quels pressentiments viennent m'agiter?

GÉNEVIEVE.
Quoi qu'ça signifie donc tout-ça?

GEORGES.

J'n'en sais rien.

CATHERINE.

Hélas ! je le devine sans peine. Pierre, vous le savez, ignorait sa naissance ; ce grand seigneur, il n'en faut plus douter, est venu l'en instruire & l'enlever de ces lieux... (*Ici Mensikoff paraît au haut de la colline.*) Ciel ! le voici... Il vient à nous... ô mes amis ! ne m'abandonnez pas ; aidez-moi à lui cacher le trouble qui m'égare.

SCENE III.

LES MEMES, MESICOFF.

MENSIKOFF, *s'avançant vers Catherine qu'il fixe du fond du théâtre.*

(*A part.*) QUEL maintien noble & quel air séduisant... Ménageons sa surprise... (*A Catherine, en désignant la couronne de fleur qu'elle a sur la tête.*) A ce signe respectable, je vois que c'est vous que l'on nomme Catherine.

CATHERINE, *froidement & avec dignité.*

Oui, moi-même... Vous venez, je le prévois... Vous venez nous annoncer que Pierre quitte notre village !

MENSIKOFF.

Oui, demain nous partons pour Moscou.

CATHERINE, *à part.*

Demain ! ô dieux ! c'en est donc fait !... (*A Mensikoff.*) Je m'étois bien doutée qu'un être tel que lui, était sorti d'un sang illustre.... Vous êtes sans doute un de ses amis.... de sa famille peut-être.

MENSIKOFF.

De sa famille.... Oui, je suis un de ses enfants.

GENEVIEVE.

Quoi ! Monseigneur, is'raît vot' pere !

MENSIKOFF.

Oui, mes bons amis.

CATHERINE.

Comment cela se peut-il ! Son âge, Monseigneur.

MENSIKOFF.

Il est mon pere, vous dis-je, il est aussi le vôtre il est celui de tous ceux qui habitent ces contrées. Un monarque occupé sans cesse du bonheur de ses sujets, n'est-il pas, en effet leur véritable pere ?... Apprenez donc, mes amis, apprenez, belle Catherine, que ce mortel aimable qui vous semblait si obscur, que cet

ouvrier qui depuis si long-temps, vit & travaille parmi vous.... est... grand dieu! qui pourrait le croire!..... est..... Pierre Alexiowitz, notre Empereur & notre maître.

Tous, excepté Mensikoff.

Ciel!

CATHERINE.

De quel coup tous mes sens sont frappés!... O prodige! ô vertus à jamais mémorables! Quoi ce front que tant de fois j'ai vu couvert de la sueur du travail avait porté le diadême! Quoi cet homme si simple, si modeste, cet ouvrier si habile est Pierre notre empereur!..... Il nous assurait cependant.... Il me le disait ce matin encore.... qu'il ignorait sa naissance, qu'il était sans appui, sans.....

GENEVIEVE.

Mon dieu! oui, Monseigneur; si ben qu'j'ons cherché à adoucir son sort, ni plus ni moins, qu'si c'eût eté un pauvre abandonné.

CATHERINE.

Mais voilà plus d'un an qu'il est dans ce village; pourquoi nous cacher aussi long-temps son rang & sa puissance?

MENSIKOFF.

Pourquoi! belle Catherine! pour jouir auprès de vous, du plaisir bien doux pour un monarque, de se voir aimé pour ce qu'il vaut & non pour ce qu'il est; pour lire au fond de votre ame, apprécier en secret tout ce qui la décore, gagner par d grés votre confiance, votre attachement, & s'assurer par-là, de pouvoir un jour associer à son trône une femme qui l'égalât en vertus.

CATHERINE.

Que dites-vous?

MENSIKOFF.

O la plus fortunée des femmes! Il n'est plus temps de vous le taire; oui, Pierre vous a choisie pour son épouse... Il va venir vous donner lui-même ce titre sacré, en présence de ses officiers & des habitants de ces lieux. Je viens de sa part, vous préparer à ce grand événement; & vous rendre, le premier, l'hommage d'un sujet respectueux & fidele. (*à Georges & aux autres.*) O mes amis! Tombez avec moi aux pieds de votre souveraine.

Tous excepté Mensikoff.

Dieu! (*Mensikoff, Georges & tous les autres se jettent aux pieds de Catherine qui les releve aussitôt.*)

CATHERINE, *avec le plus grand égarement.*

Que faites-vous!.... Juste ciel! que faites-vous!.... Qui, moi votre souveraine!... Moi l'épouse du Czar!... Jamais,

jamais.... Ce ferait fur moi obfcure & ignorée que le plus grand des princes & des hommes aurait fixé fon choix !.... Mes amis pouvez-vous bien le croire ?... (*A Menfikoff.*) Au nom de Dieu ! ne vous jouez pas de ma faiblesse .. Ayez pitié d'une femme éperdue ; & n'augmentez pas encore fon trouble & fes tourments.

MENSIKOFF.

Ranimez vos forces, rapellez vos fens égarés, & pour vous difpofer à la gloire, au bonheur qu'on vous prépare, fongez, vertueufe Catherine, fongez que vous en êtes digne... L'empereur m'attend, je cours le rejoindre & commander la garde qui l'environne. (*à Georges & aux autres.*) Vous, mes amis, faites affembler ici tous les habitants de ces rivages, afin qu'ils fe joignent à vous pour offrir à notre grand monarque les tributs d'amour & les hommages qui lui font dus.

GÉNEVIEVE, *avec le délire de la joie.*

J'y courons Monfeigneur ; j'y courons.... (*Menfikoff s'éloigne & remonte la colline. Au même inftant Mathurin, le Tabellion & le village paraiffent au fond du théâtre. Alexis & Caroline courent au devant d'eux; & pendant que Génevieve récite le couplet fuivant, ils font fentir par leur jeu, qu'ils racontent aux perfonnages qui entrent, la fcene qui vient de fe paffer avec Menfikoff.*) C'eft moi, c'eft moi qui veux apprendre à tout l'monde, à tout l'village ces grandes nouvelles... J'avions ben d'la peine auffi à croire que Pierre fût un méchant, un parjure ; i'porte fur fon vifage un air fi bon, fi vrai.... Oh ! je ne me trompe jamais à la mine d'un honnête homme, moi ; je n'm'y trompe jamais.

SCENE IV.

LES MEMES, MATHURIN, LE TABELLION, CHARPENTIERS, VILLAGEOIS & VILLAGEOISES.

DIALOGUE EN CHANT.

CAROLINE, ALEXIS, *au Village.*

Oui, Pierre not' Prince & not' maître.

LE VILLAGE.

Ah ! queu furprife ! ah ! queu bonheur !
Dieu ! cela peut-il être !

CATHERINE, *s'élançant au milieu de tous les Villageois.*

Oui, mes amis, celui que je croyais un traître,
Un infidele ; un impofteur....
Oui.... c'eft Pierre, notre Empereur.

LE

LE VILLAGE.

Ah ! queu surprise ! ah ! queu bonheur !

GEORGES.

Ici bientôt i'va paraître :
Dres qu'je l'verrons, i'nous faut tous
Nous prosterner à ses genoux.

GÉNEVIEVE, CAROLINE, ALEXIS, MATHURIN, LE VILLAGE.

Oui, dres qu'je l'verrons, nous faut tous
Nous prosterner à ses genoux.

(*Une marche militaire se fait entendre dans le lointain & s'approche par degrés.*)

CHŒUR.

Le voilà qui s'avance;
Ah ! quel bonheur !
Faisons silence !
silence !

CATHERINE, *à part.*

Comme je sens battre mon cœur !

(*Pendant la marche Mensikoff descend la colline à la tête d'une partie des gardes de l'Empereur dont ils portent les étendards. Il les fait ranger en demi-cercle au fond du théâtre. Ensuite Pierre paraît. Il est dans tout l'éclat de la Majesté Impériale, a la main droite appuyée sur l'épaule de le Fort vêtu en Boyard ; & est suivi de ses officiers & du reste de ses gardes. Ce cortege est terminé par une compagnie de soldats qui couvrent la colline.*)

SCENE V & derniere.

Les précédens, PIERRE, LE FORT, MENSIKOFF, OFFICIERS, GARDES ET SOLDATS. *Aussi tôt que Pierre a descendu la colline, l'air de la marche cesse, & tous les Villageois, à la tête desquels sont Catherine, Georges & sa famille ; se prosternent devant l'Empereur.*

PIERRE, *relevant Catherine avec précipitation.*

RElevez-vous... (*aux autres.*) Relevez-vous... (*tous ceux qui s'étaient prosternés se relevent.*) Habitans de ce rivage, mes bons amis, mes camarades.... il ne m'est

plus possible de feindre ; oui, je suis Pierre Aléxiowits ; vòtre Empereur ; & voici le Fort, mon ministre, mon guide, mon ami. Nous aurions joui quelque temps encore du plaisir de vivre ignorés parmi vous, mais des troubles qui se sont élevés à ma cour, me forcent d'y reparaître au plutôt..... Je n'ai pas voulu, mes amis, vous quitter, sans vous voir, je viens vous faire mes adieux, & vous payer toutes les dettes que m'impose la plus juste reconnoissance.... (*à Georges.*) Embrassons-nous, mon cher Georges ! (*Georges hésite & n'ose s'approcher de Pierre qui s'élance vers lui, & le presse dans ses bras.*

GEORGES.

Ciel ! Vot'Majesté daigne s'abaisser.....

PIERRE.

M'abaisser ! Va, brave homme, va, cette position nous honore également tous les deux. Me croyant pauvre & sans parens, tu as été mon bienfaiteur ; je dois à mon tour être le tien.... Et vous belle & vertueuse Catherine, que ne vous dois-je pas ! C'est vous qui avez dompté ce cœur né barbare & sauvage ; c'est vous qui y avez semé par degrés, le germe des plus doux sentimens : ô ma bienfaitrice ! ô ma précieuse amie ! je viens vous élever à un rang digne de votre mérite ; Catherine, recevez le titre d'Impératrice, & soyez mon épouse.

CATHERINE.

Ai-je bien entendu !... Quoi Pierre... (*Se reprenant.*) Quoi ! Votre Majesté voudrait....

PIERRE.

Oui ; pour assurer mon bonheur & celui de mes peuples, je veux vous attacher à moi par des liens indissolubles, & vous associer à ma couronne.

CATHERINE.

Non, non ; tant d'éclat n'est pas fait pour moi...... O mon auguste maître ! laissez-moi dans le rang où le destin m'a placée. J'y pourrai peut-être remplir avec honneur la tâche d'une femme obscure ; mais celle d'une Souveraine est au-dessus de mes forces ; je dois la refuser.

PIERRE.

Et qui mieux que vous, pourrait la remplir ? Femme adorable, ces refus vous rendent encore plus digne de mon choix. C'est en vain que vous vous opposez à notre union ; si votre délicatesse vous fait rejetter l'offre d'un empire, elle vous empêchera sans doute de manquer à vos sermens. Songez, Catherine, que vous m'avez donné

votre foi ; que vous avez reçu la mienne : & que déja l'acte authentique me nomme votre époux.

CATHERINE.

Ah ! quand j'ai signé cet acte, quand je vous ai donné ma foi, je vous croyais mon égal, & vous me disiez l'être... Vous... m'avez trompée... mes serments sont nuls, & je dois être libre.

PIERRE.

Et c'est vous, Catherine, qui me tenez ce langage ! Vous qui me montriez tant d'attachement & de fidélité... Ah ! vous ne m'avez jamais aimé.

CATHERINE, *éperdue.*

Je ne vous ai jamais aimé, cruel !... Ah ! pardon, pardon !... Ce reproche m'égare à un point, que j'oublie... Hélas ! que n'ai-je, comme vous, un empire, une couronne !....

PIERRE, *désignant la couronne de fleurs qu'elle a sur la tête.*

Comptez-vous celle-là pour rien ! Je ne tiens la mienne que du hazard, de la naissance ; & vous Catherine, vous tenez la vôtre des vertus : croyez-moi ; vous êtes mon égale..... (*à ceux qui l'entourent.*) O mes amis ! ma cause devient la vôtre ; joignez vous tous à moi : faisons céder Catherine à mes justes désirs.

CHŒUR.

TOUS, excepté Pierre.

Ah ! soyez notre Souveraine ;
Obéissez à l'Empereur ;
Cédez ; faites notre bonheur !

PIERRE.

Votre résistance est vaine ;
Venez, venez faire à ma Cour
Régner les vertus & l'amour.

LE VILLAGE.	LE FORT, *& toute la suite de Pierre.*
Allez, allez, faire à la Cour,	Venez, venez faire à la Cour,
Réguer les vertus & l'Amour !	Régner les vertus & l'amour.

CATHERINE.

RÉCITATIE.

Je ne sais où je suis... la force m'abandonne...
Ah ! j'éprouve en ce jour,

Que l'on peut ref fer un Trône, une Couronne;
Mais non réfifter à l'amour.

(*Elle tombe éperdue dans les bras de l'Empereur.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quels doux moments, & quel beau jour
A jamais digne de mémoire!
C'eft le triomphe de l'amour;
Chantons fes bienfaits & fa gloire.

CATHERINE, *au village avec la plus grande émotion.*

Il faut donc nous féparer!.. Ah! vous ne fortirez jamais de mon cœur..... O mes bons amis! foyez bien fûrs qu'en devenant votre Souveraine, Catherine eft & fera toujours votre amie........ Oui, toujours votre amie.

PIERRE.

Tabellion, .. donnez-moi l'acte qui m'unit à Catherine.. Bon!... (*il prend l'acte que lui préfente le Tabellion l'examine d'un air fatisfait, en regardant tendrement Catherine, & le remet enfuite à un de fes Officiers.* Avez-vous celui d'Alexis & de Caroline!

LE TABELLION.

Oui, mon prince, le voici.

PIERRE.

Je veux qu'il foit revêtu de ma fignature. (*Le Tabellion préfente une plume à l'Empereur qui figne l'acte.*

ALEXIS, *bas à Caroline.*

Oh! jarni! quel bonheur pour nous!

PIERRE, *au Tabellion en lui remettant l'acte & la plume.*

Vous y ajouterez que je les dote de fix mille ducats. (*A Alexis & à Caroline.*) Recevez en outre, couple charmant, recevez cette marque de mon amitié: c'eft mon portrait. (*Il leur préfente un portrait entouré de diamants. Alexis le prend, le baife & le donne à Caroline qui le baife à fon tour, & l'attache enfuite à fon cou.*) Catherine y joindra bientôt le fien. (*Aux compagnons charpentiers qui doivent être en ce moment affemblés aux côtés de Georges.*) Et vous que j'ai formé dans l'art que je chéris, compagnons de mes travaux, allez enfeigner dans mon empire la conftruction des vaiffeaux; établiffez des chantiers; formez des ouvriers habiles; & comptez toujours fur la protection, fur l'amitié de votre ancien camarade.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

LE FORT, *au Peuple.*

Pour vous instruire dans les arts,
Pierre a couru l'Europe entriere,
S'exposant à tous les hasards
D'une vie obscure & grossiere
Exprimons le respect, l'amour
Qu'un trait aussi beau nous inspire;
Que chacun de nous en ce jour,
Mes amis s'empresse de dire :
Béni soit a jamais
Notre Prince dont la tendresse
S'occupe sans cesse
Du bonheur de ses sujets !

CHŒUR.

Béni soit à jamais
Notre Prince dont la tendresse
S'occupe sans cesse
Du bonheur de ses sujets !

Second Couplet.

PIERRE, *montrant le Fort.*

Peuple, c'est à lui que je dois
Et votre bonheur & ma gloire.
Vainement le meilleur des Rois
Veut éterniser sa mémoire ;
S'il ne trouve un sage, un ami,
Pour l'éclairer, pour le conduire ;
Sur le trône il reste endormi,
Et rarement il entend dire :
Béni soit. . . . &c.

CHŒUR.

Béni soit. . . .&c.

Troisieme Couplet.

ALEXIS, CAROLINE.

CAROLINE.

Demain ben sûr je s'rons unis.

ALEXIS.

Avant qu'isoit un an, j'espere,
D'un ben joli p'tit Alexis
Caroline, tu m'feras pere.

CAROLINE, *montrant le portrait de l'Empereur qu'elle porte à son cou.*

Souvent je l'i ferai baiser
C'portrait qui semble nous sourire

ALEXIS.

Et moi dres qu'i'pourra jaser,
A tout moment, j'li ferai dire :
Béni soit .... &c.

CHŒUR.

Béni soit .... &c.

Quatrieme & dernier Couplet.

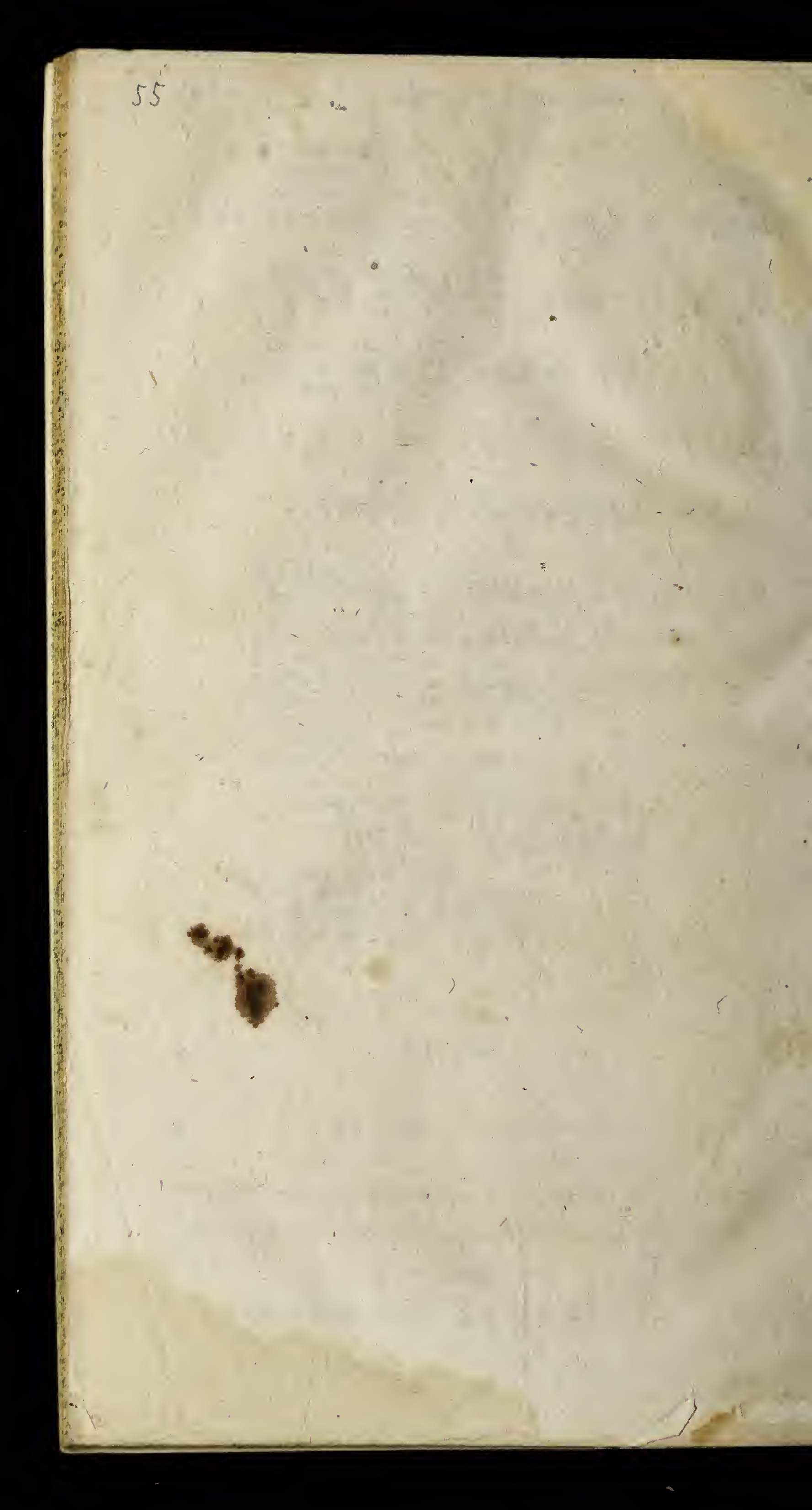
CATHERINE. *au Public.*

En célébrant un Empereur
Que son Peuple chérit, révere,
Chacun de nous sent que sons cœur
Lui nomme notre auguste Pere.
Si, par ses travaux assidus,
Pierre fit fleurir son Empire,
Louis, par ses grandes vertus,
Force tous les Français à dire :
Béni soit à jamais
Notre prince dont la tendresse
S'occupe sans cesse
Du bonheur de ses Sujets !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Béni soit à jamais
Notre Prince dont la tendresse
S'occupe sans cesse
Du bonheur de ses sujets.

FIN.


55